

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre VIII. Miss Byron à Miss Selby.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2125**

sur que dans le cœur, elle vous regrette: mais comme votre tendresse pour elle vous a empêché depuis tant d'années, d'aller à Londres, elle croit qu'elle doit être bien aisé. Son exemple peut beaucoup pour nous, comme vous savez, & sur-tout sur

Votre très-affectionné Oncle  
(quoique votre Correcteur)  
GEORGE SELBY.

---

LETTRE VIII.

*Miss* BYRON à *Miss* SELBY.

Mardi, Janv. 31.

**M**e voici déjà, ma chère Lucy, & bien contre mon attente, à même de tenir la troisième promesse que j'ai faite en vous quittant. Un homme d'une famille & d'une fortune assez considérable, a déjà formé des vœux sur votre Harriet.

Pour ne pas vous tenir en suspens par des détours inutiles, il s'appelle Fowler. C'est un jeune Cavalier qui possède déjà un bien honnête, & en attend encore davantage d'un Oncle de la Province de Galles, qui est à présent en ville, nommé sir Rowland Meredith, fait Chevalier pendant qu'il étoit Sheriff, à l'occasion d'une adresse qu'il apporta au Roi, de la part de son Comté.

Sir Rowland paroît exiger de son Neveu, sous peine de lui retirer pour jamais sa faveur, qu'il

qu'il ne se marie point sans son consentement; qu'il ne donnera jamais, dit-il, que pour une femme de bonne famille, aiant une fortune assortie, qui ait eu l'avantage d'une éducation Chrétienne, ce qu'il regarde comme la meilleure sûreté de sa bonne conduite, comme Epouse, & comme *Mère*; ce bon Chevalier porte déjà ses vuës si loin: la femme de son Neveu doit encore être de mœurs sans reproche; instruite des devoirs du ménage; & ne se faisant point de honte de s'en mêler dans l'occasion. Il déclare cependant que la fortune est la moindre chose à quoi il regardera, parce que son Neveu en a assez. Il voudroit seulement qu'elle fût de six ou dix milles pièces, pour qu'il ne parût pas que ce fût un mariage de pure inclination, & que son Neveu eût été pris par les yeux plutôt que par la raison. Quand une fille reçoit un pareil bien de ses Parens, c'est assez, dit-il, pour s'assurer que la famille dont elle est, a *dequoi*, comme il parle, & ne sera pas à charge à celle du Mari.

Il y a quelque chose de particulier, quelque chose qui a l'air de prévoyance & de prudence, dans ce vieux Chevalier. A propos, j'ai presque pensé l'oublier; sa future Nièce doit être jolie. Il paroît se faire un mérite d'avoir des chevaux & des chiens de bonnes races; & il fait des comparaisons polies entre les plus nobles, & les plus vils animaux.

Sir Rowland lui-même, comme vous pouvez deviner par ces particularités, est un vieux garçon: il lui faudroit une femme faite exprès pour son Neveu; & il insiste positivement,  
avant

avant que de la connoître, sur des qualités dont sa Nièce n'aura peut-être pas une seule.

Vous rappelez-vous Mr. Tolson du Comté de Derby? Il étoit résolu de n'épouser jamais une Veuve, à moins qu'elle ne fût fort riche, & qu'elle n'eût jamais eu d'enfans. Il ne vouloit point encore une femme qui eût les cheveux rouges. Il garda parole jusqu'à quarante ans; & comme on le croyoit alors déterminé à rester garçon, personne ne crut que ce fût la peine de lui faire des propositions. Aucune femme ne lui tendit ses filets, pour parler le style de Mr. Greville: à la fin il se laissa prendre, & épousa la riche M<sup>me</sup>. Turner, Veuve, qui avoit une fille encore vivante, & absolument idiote; & pour accomplir le malheur de sa destinée, elle avoit les cheveux rouges, & du rouge le plus désagréable. Le bon homme étoit devenu splénique, tout le monde s'étant dégouté de lui, il se dégouta de lui-même; il espéra de trouver la guérison de son humeur noire, dans la gaieté de la Dame; & sembloit se croire fort obligé à une femme qui avoit pris garde à lui quand personne n'en vouloit. Vivent les vieux Garçons!

Mr. Fowler me vit chez mon Cousin Reeves, pour la première fois. Je ne puis pas dire qu'il soit d'une figure désagréable: mais il ne me paroît pas partagé d'une ame comme je la voudrois dans un homme à qui je dois vouër mon amour & mon respect. Je veux, si jamais je me marie, être une bonne femme & soumise. Ne dois-je pas promettre l'obéissance, & romprai-je les vœux de mon mariage? Je ne



voudrois donc pas, pour aucune considération, épouser un homme dont le défaut d'intelligence me rendroit plus lâche à remplir mes devoirs envers lui, & qui pourroit par caprice, ou par bêtise, me donner des ordres que je ne croirois pas raisonnable d'exécuter. Il y a un plaisir, & une sorte de gloire, à céder, dans des choses même indifférentes, au jugement d'un mari plus expérimenté & plus sage que nous. Mais avec une personne d'un caractère opposé, nous pouvons avoir des doutes que nous n'aurions pas avec un autre. Le doute du mérite de quelqu'un est, comme vous savez, le premier pas au mépris; & qu'y a-t-il de plus voisin que la desobéissance, source de toutes sortes de maux?

Je vis d'abord que Mr. Fowler me regardoit avec distinction. Nous autres, femmes, comme vous savez, (je vais une fois prendre les devans sur mon Oncle) nous sommes fort alertes pour faire des découvertes de cette nature. Au reste tous ceux qui étoient à table le virent aussi. Il vint le jour suivant, & pria Mr. Reeves de s'intéresser pour lui auprès de moi: il ne fit aucune question sur ma fortune; quoiqu'il fût fort prodigue de détails sur la sienne. Il le pouvoit, puisqu'il n'y a rien à redire de ce côté-là. Y a-t-il quelqu'un dans ces occasions qui oublie les avantages qui le distinguent le plus? Au-lieu que la fortune est la dernière chose dont parle celui qui n'en a point; & alors tout son cri, c'est l'amour, l'amour.

Mr. Reeves qui a bonne opinion de Mr. Fowler, lui dit pour répondre à ses informations,

tions, qu'il me croyoit le cœur libre. Mr. Fowler s'en réjouit ; il ajouta que je n'avois à prendre des ordres que de mon devoir, qui étoit en effet, disoit-il, un lien plus fort avec moi que l'intérêt. Il loua mon caractère & ma franchise, celle-ci aux dépens de mon sexe ; je lui en fis moins de remerciemens, quand il me raconta ce qu'il avoit dit. En un mot, il l'informa de tout ce qui étoit nécessaire ; & de plus qu'il n'étoit nécessaire ; de la bonté qu'avoit ma famille, & mon bon Mr. Deane, de me renvoyer toutes les propositions de ce genre ; mêlant ce détail, d'éloges qu'on ne peut excuser que par la bonté de son cœur, & qu'il faut mettre sur le compte de sa prévention pour sa Cousine.

Mr. Fowler témoigna beaucoup d'appréhension sur ce que lui disoit mon Cousin, de la déférence de ma Grand-Mère, de ma Tante, & de Mr. Deane pour moi dans ces occasions, qu'il présumoit, disoit-il, avoir été trop fréquentes, pour qu'il eût lieu d'espérer.

Si vous avez quelque espérance, Mr. Fowler, lui dit Mr. Reeves, ce doit être dans votre bon caractère, beaucoup plus que dans votre fortune. Quoiqu'elle ne s'enorgueillisse pas du nombre de ses adorateurs, il est naturel de supposer qu'il l'aura rendu plus difficile ; & ses difficultés sont augmentées à proportion de la généreuse confiance qu'ont tous ses Parens dans sa discrétion. Quand je lui dis, continua Mr. Reeves, que votre fortune surpasse de beaucoup ce que sir Rowland demande, & que par inclination, & par votre éducation vous aviez

l'esprit tourné au sérieux : c'est trop, c'est trop, s'écria-t-il, dans une seule personne. Par rapport à la fortune, il voudroit que vous n'eussiez pas un sou; & s'il peut obtenir vos bonnes graces, il seroit le plus heureux des hommes.

O mon cher Mr. Reeves, lui dis-je, que vous avez exagéré ce que je vauz! Surement vous ne vous intéressez pas pour Mr. Fowler, si cela étoit, n'auriez-vous pas, pour l'amour de lui, cherché à me connoître, avant que de me vanter ainsi; ai-je jamais mérité cette haute opinion? Mr. Fowler pourroit bien avoir à souffrir des bonnes intentions de son ami, si l'amour faisoit aujourd'hui quelque malheureux.

C'est le langage que je tiens, & que je dois tenir de vous à tout le monde, me répondit Mr. Reeves; n'est-ce pas celui que tiennent ceux qui vous connoissent le mieux?

Quand on favorise quelqu'un, repliquai-je, on est porté à exagérer ce qu'il vaut, autant qu'à dépriser celui qu'on n'aime pas. Vous n'auriez pas dû vous avancer jusqu'à donner des esperances à Mr. Fowler: à quoi peut aboutir tout ceci, sinon à me mettre mal à mon aise, en m'obligeant, compatissant comme je passe pour l'être, à lui montrer de la pitié s'il est sérieusement épris; ne pouvant lui rendre de l'amour?

Ce qui est dit, est dit, répondit Mr. Reeves, il n'y a qu'un pas de la pitié à l'amour. Madame Reeves commença par avoir pitié de moi; car jamais homme ne fut plus éperdument amoureux: dès-lors je me crus assuré d'elle; &

& je devinai juste. Je puis bien vous assurer que je ne hais pas Mr. Fowler.

Ainsi, ma chère Lucy, Mr. Fowler croit avoir trouvé la femme qu'il lui faudroit; mais je ne crois pas que votre Harriet ait trouvé en lui le mari qu'il lui faut.

Le lendemain dès le matin, sir Rowland lui-même..... Mais, Lucy, que dira mon Oncle Selby, si je continuë à vous raconter toutes les belles choses qu'on a dites de moi, & à moi? N'attribuera-t-il pas tout ce que j'en répéterai, à cet orgueil, cette vanité, cet amour de l'admiration, dont aussi bien que Mr. Greville, il accuse toujours notre sexe?

Il s'attend cependant que je rendrai un compte exact de tout ce qui se passe, de toutes les conversations où j'ai quelque part. Comment faire pour le contenter? Cependant je sai bien que je ne puis mieux lui faire ma cour, qu'en lui donnant lieu de me trouver en faute; mais alors blâmera-t-il tout le sexe à cause de moi? Cela seroit-il juste?

Je sai bien que vous me direz, qu'en rapportant des conversations, je n'y dois rien changer; qu'on ne peut connoître le tour d'esprit, & le caractère des gens, si je ne répète ce qu'ils disent, & de la manière dont ils le disent; que c'est à ceux qui parlent, & aux complimenteurs à répondre pour la ressemblance de leurs portraits; que je connois mon cœur, & s'il est enflé de leurs louanges; qu'en ce cas, je le découvrirai par ma fierté; & ferai assez punie de cette découverte, par le blâme, ou même le mépris que je m'attirerai de mes amis,

au-lieu de conserver leur précieuse estime. Permettez moi d'ajouter, qu'il y a un auteur, j'ai oublié quel, qui dit „ qu'il est permis de „ répéter les choses, quoique dites à notre „ louange; qu'il est nécessaire de favoir, & „ qu'on ne peut apprendre autrement. „

CE préambule servira-t-il une fois pour toutes?

Ouï, dites-vous; ouï, dit ma Tante Selby; ouï, dit tout le monde, excepté mon Oncle Selby. Eh bien, je vais donc continuer, & répéter tout ce qu'on dira, aussi bien à mon desavantage, qu'à mon avantage; résoluë de ne pas m'enorgueillir de l'un, & de faire mes efforts pour devenir meilleure par l'autre. Dites à mon Oncle que je ne souhaite pas qu'il m'épargne, puisque les fautes qu'il remarquera dans sa chère Harriet, la mettront toujours sur ses gardes; non pour les cacher à ses yeux pénétrans, mais pour s'en corriger.

A présent que je vous ai préparé contre le dégoût des louanges que je pourrois me donner à moi-même, quoique venues d'une seconde, ou troisième main, je vais continuer ma narration... Mais mon papier m'avertit que j'ai écrit une monstrueuse Lettre: je vais donc en commencer une autre sur une nouvelle feuille; après avoir ajouté seulement à celle-ci, que je suis & ferai toujours

*Votre tendre amie,*

HARRIET BYRON.

P. S. Eh bien, que ferai-je? Je reçois dans l'instant la Lettre de mon Oncle: après les reproches qu'il me fait, d'orgueil & de vanité,